

MERCEDES AZPILICUETA, CARLOTTA BAILLY-BORG, YTO BARRADA, MICHEL FRANÇOIS, CHRISTIAN HIDAKA, LAURA LAMIEL, MOHAMED LARBI RAHHALI, ANNE LE TROTTER, FLORA MOSCOVICI, EMILIE NOTÉRIS, LIV SCHULMAN, THU-VAN TRAN, MARIE VASSILIEFF

Commissaires : Mélanie Bouteloup et Emilie Bouvard
16 mai - 21 juillet 2019

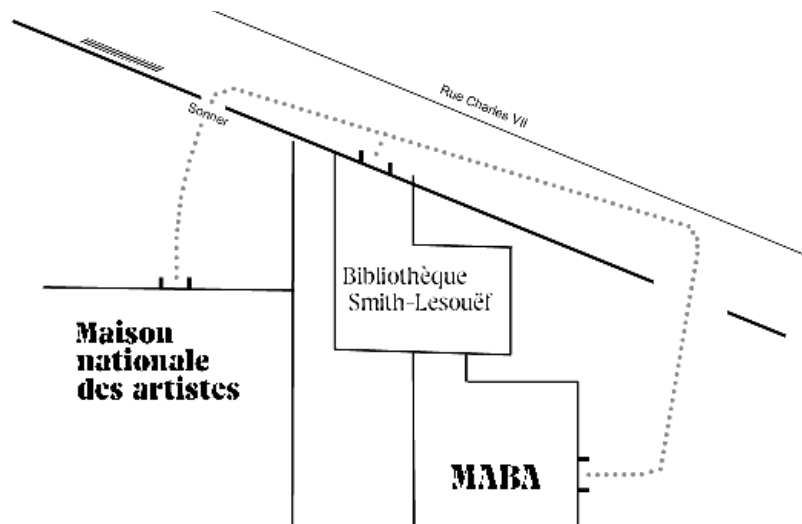
« Une journée avec Marie Vassilieff » emprunte son titre à *A Day with Picasso* (1997), un ouvrage de l'historien de l'art et ingénieur Billy Klüver dans lequel ce dernier tente de retracer, grâce à une série de photographies prises par Jean Cocteau, le parcours d'une après-midi de promenade de Pablo Picasso dans les rues de Montparnasse avec ses amis poètes et artistes. Marie Vassilieff est la seule artiste femme présente – et quasi la seule femme : un mannequin de chez Paul Poiret, Pâquerette, fait aussi partie de la sortie. Dans cette exposition, nous souhaitons rendre hommage à la méthodologie spéculative de Klüver tout en décentrant notre regard, et nous éloigner de Picasso pour nous attarder sur une figure presque située dans le hors-champ de l'histoire de l'art classique : Marie Vassilieff.

Marie Vassilieff fut une figure centrale du Montparnasse de la première moitié du xx^e siècle, par son travail plastique et par son rôle charismatique de médiatrice entre artistes, intellectuel·le·s et critiques du Paris artistique des années 1910-1930. Sa vie et son œuvre sont caractérisées par une volonté de décloisonnement permanent, entre l'espace domestique et l'espace public (elle transforme son atelier en académie puis en cantine) et entre beaux-arts et arts appliqués (elle traite avec le même soin son travail pictural et sa fabrication de poupées, de décors de théâtre ou de cache-bouteilles). Artiste, femme, apatride, Marie Vassilieff est, par ses recherches, sa démarche artistique et sa vie, résolument contemporaine.

C'est sur cette artiste rassembleuse, à l'art méconnu, que nous souhaitons porter un regard contemporain. Pour ce faire, nous avons invité l'auteure Émilie Notéris à écrire un texte spéculatif la replaçant dans une histoire de l'art féministe. Son essai sert ainsi de fil conducteur au parcours de l'exposition, où une dizaine d'artistes contemporain·e·s ont été invité·e·s à dialoguer avec l'œuvre de Marie Vassilieff en imaginant des rencontres fictives avec l'artiste russe ou en faisant écho à sa pratique artistique. Mercedes Azpilicueta, Carlotta Bailly-Borg, Yto Barrada, Michel François, Christian Hidaka, Laura Lamiel, Mohamed Larbi Rahhali, Anne Le Trotter, Flora Moscovici, Émilie Notéris, Thu-Van Tran et Liv Schulman ont répondu à l'appel. Interventions artistiques contemporaines et œuvres de Marie Vassilieff empruntées à son collectionneur passionné Claude Bernès accompagnent notre déambulation dans les espaces de la Villa Vassilieff, située au cœur de Montparnasse, et dans ceux de la Fondation des Artistes, qui, pour l'occasion, ouvre au public une grande partie de ses espaces.

Mélanie Bouteloup et Emilie Bouvard

En partenariat avec la Villa Vassilieff – Pernod Ricard Fellowship



—
Émilie Notéris, *Suffisamment bonne à tout faire*, 2019.
Textes au mur.

Émilie Notéris est une travailleuse du texte, née en 1978. Après avoir apprivoisé textuellement des meutes de loups-garou anarchistes et des clans de vampires stylistiques dans *CosmicTrip*, elle s'est écrasée au sommet d'un séquoia californien marxiste pour *Séquoïadrome*. L'écriture d'un essai sur le *Fétichisme Postmoderne* lui vaut d'être contactée occasionnellement pour des dossiers sur le fétichisme du latex, domaine qui ne relève nullement de sa compétence. Elle tombe amoureuse, en 2012, du défunt théoricien des médias canadien Marshall McLuhan, en traduisant son premier ouvrage inédit en français, *La Mariée mécanique*, qui lui permet d'embrasser ensuite une carrière de traductrice. Elle préface les anarchistes Voltairine de Cleyre et Emma Goldman (*Femmes et Anarchistes*), traduit des écoféministes (*Reclaim !*) et invite des xénoféministes (*week-end Eco-Queer, Bandits-Mages*, 2015). Diplômée des Arts-Décoratifs de Paris en 2005, elle est sans cesse rattrapée par le monde de l'art, comme *Le Prisonnier* par sa boule blanche, et intervient en workshops comme en conférences un peu partout en France (CAPC de Bordeaux, Beaux-Arts de Lyon, Dijon, Nancy...) et parfois à l'étranger (New School à New York, Halle 14 à Leipzig, Centre de la photographie à Genève...). Son dernier ouvrage, *La fiction réparatrice*, paru en 2017, met en pratique et en théorie l'art du kintsugi japonais pour proposer une transcendance queer des clivages binaires, à travers l'étude de fictions cinématographiques populaires. Cette biographie est une des narrations possibles.

SALLE 1 & SALLE 2

—
Flora Moscovici, *Vue de Nogent*, 2019. Pigments et liant acrylique sur cimaise.

Flora Moscovici est une artiste visuelle qui aborde la couleur au travers de ses propriétés sensorielles. Du sol au plafond, son travail pictural se déploie dans l'espace pour en changer sa perception sensible. L'interaction avec un environnement, quel qu'il soit, suscite chez l'artiste un imaginaire empreint d'émotions qu'elle cherche à transmettre par la couleur. Après un temps d'attention accordé à un lieu spécifique, à son architecture et à son histoire, ici le dernier lieu de résidence de Marie Vassilieff, Flora Moscovici travaille à révéler et à faire surgir toute la charge sensible qui l'habite. La peinture *Vue de Nogent* réalisée à la Fondation des Artistes confère une nouvelle existence à cet espace, traduisant le désir de l'artiste de déplacer le regard sur les choses invisibles du quotidien, de mettre en lumière les volets oubliés de l'histoire.

Liv Schulman, *le Gouvernement*, 2019. Série de six épisodes.

Liv Schulman réalise des fictions filmées, des performances et des textes où elle place la parole au cœur de questionnements personnels et artistiques. En produisant des discours très denses, avec un

vocabulaire tiré des théories économiques, marxistes ou psychothérapeutiques, elle tente de réintroduire une part d'affects grâce au corps et à son expression sensuelle. La remise en question de l'écriture de l'histoire de l'art et de ses auteurs est au cœur de sa fiction documentaire présentée à la Fondation des Artistes. Avec *Le Gouvernement* (2019), elle propose une histoire fictionnelle de la vie de quarante-six femmes exilées en France et ayant eu une profession artistique entre 1920 et 1970. Récupérant des informations sur leurs vies passées à Paris, notamment à partir du fond Marc Vaux, l'artiste s'engage à faire revivre l'histoire de ces femmes réunies dans un espace-temps fictif où elles sont libres de s'exprimer.

SALLE 2

—
Mohammed Larbi Rahhali, *Journée*, 2019. Matériaux divers.

Artiste originaire de Tétouan (Maroc), Mohammed Larbi Rahhali a d'abord été pêcheur avant de se consacrer pleinement à l'art. Largement influencé par le travail manuel qu'implique ce genre de métier, il se plaît à concilier un savoir-faire artisanal avec des techniques artistiques plus académiques. Des fonds de boîte d'allumettes deviennent un espace de création à part entière où s'inscrit des scènes de la vie quotidienne accompagnées de ses songes et ses pensées. Développant une esthétique singulière, Mohammed Larbi Rahhali porte son attention aux choses banales de la vie et opère ainsi un renversement des catégories préétablies. De cette action, l'artiste matérialise dans un même objet histoire personnelle et collective. Son installation présente une collection d'objets appartenant à Marie Vassilieff aux côtés d'objets trouvés, brouillant ainsi la frontière entre ce qui relève de l'art et de la vie.

SALLE 3

—
Christian Hidaka, *Avant, pendant, après*, 2019.
Pigments.

Né d'une mère japonaise et d'un père britannique, Christian Hidaka est un artiste peintre qui se plaît à tisser des relations entre les cultures. Dans ses toiles naissent des décors de théâtres parfois surréalistes construits selon la doxa de la Renaissance italienne : des corps solides, une géométrie contrôlée et des ombres marquées. Seuls quelques détails picturaux viennent contrebalancer la lecture. L'absence de point de fuite donne l'impression d'un espace illimité, qui déborde du cadre pictural, tandis que le travail sur le coloris tend à rappeler l'esthétique pixelisée des premiers ordinateurs. Par cette réunion des époques et des styles, Christian Hidaka interroge les limites plastiques de la peinture comme espace de projection mentale. Se sentant proche du travail de Marie Vassilieff avec qui il partage l'hybridation culturelle et stylistique comme leitmotiv, il a souhaité lui rendre hommage en reproduisant *Le bal de la misère noire* (1927) sous la forme d'une fresque intitulée *Avant, pendant, après* (2019). Marie Vassilieff était très triste que ce bal soit annulé, car elle y avait beaucoup travaillé. Christian Hidaka a souhaité faire revivre sa

mémoire en créant un espace théâtral en trompe l'œil pour célébrer son iconographie picturale.

SALLE 4

Anne Le Troter, *Le climat de l'écriture*, 2019
Installation vidéo (13').

La pratique artistique d'Anne Le Troter se distingue par son utilisation du langage comme forme plastique. En récupérant des enregistrements d'enquêteurs téléphoniques ou des archives audio produites par les banques de sperme américaines, assemblés en une composition sonore, l'artiste pointe l'uniformité des modes de communication comme facteur dépersonnalisant dans notre société. Son travail se développe selon une logique propre : les pièces sonores sont matière pour l'écriture et prennent ensuite la forme d'une pièce de théâtre. La voix, les mots et les silences qui définissent la parole viennent habiter un espace, en dessiner ses contours ou agrandir sa perception. Une parole à considérer comme matière brute et originelle des échanges, des rencontres et des histoires, parfois laissée sans réponse. C'est en réfléchissant sur les ami-e-s imaginaires en lien avec le personnage même de Marie Vassilieff que l'artiste s'est intéressée à des services proposés par des entreprises comme «rent a friend» ou «family romance» : la location d'ami-e-s et/ou la location d'affects. Ainsi il est possible de louer des ami-e-s à l'heure mais aussi de se faire disputer, câliner, etc au téléphone. De là l'artiste en tire un scénario pour une nouvelle installation vidéo et sonore. Anne le Troter propose avec son installation sonore et vidéo *Le climat de l'écriture* (2019) de mettre en lumière la parole, si importante, de Marie Vassilieff et son rôle social au sein de Montparnasse établissant de nombreuses relations artistiques au siècle précédent.

VESTIBULE

Mercedes Azpilicueta, *Les trois Arlequins*, 2019
Sculptures, photographies, dessins. Organza, coton, papier nylon, métal.

Le travail artistique de Mercedes Azpilicueta explore les liens invisibles mais pourtant bien sensibles qui relient un corps à son environnement. La performance et la vidéo constituent ses médiums privilégiés pour explorer la construction du langage, des mots et ce qu'ils produisent comme affects et relations vis-à-vis d'autrui. Ses œuvres sont une subtile articulation de son expérience personnelle dans l'espace et de ses relations interpersonnelles, avec de nombreuses références populaires et artistiques. Initié dans le cadre de sa résidence à la Villa Vassilieff en 2017, son projet à Nogent-sur-Marne représente une nouvelle étape de sa recherche qui consiste en la réalisation de costumes alliant design, mode et art visuel. Les formes hybrides ainsi produites déjouent notre perception du corps humain et en déploient les limites. Par l'utilisation d'une variété de textiles et en développant un intérêt pour des pratiques artisanales tirées de la sphère domestique, Mercedes Azpilicueta souhaite rendre un hommage à Marie Vassilieff également reconnue pour sa création de poupées ou encore de

costumes et décors pour les ballets suédois.

ÉTAGE

Flora Moscovici, *Sortie des eaux*, 2019
Chevalet, tissu, peinture en bombe.

Avec *Sortie des eaux*, Flora Moscovici s'est inspirée d'une anecdote citée dans les mémoires de Marie Vassilieff pour créer une pièce à partir de ce qui y est décrit : « Un jour, nous étions partis nous baigner ; j'avais fabriqué une façon de cabine avec un chevalet recouvert de draps. Le mari de mon amie prenait son bain tout près de nous pour surveiller sa femme à qui il arrivait toujours quelque accident. Pendant que nous étions dans l'eau toutes deux, je lui dis : « Habille-toi la première, car la cabine est trop petite pour nous deux. » Elle sort, sa chemise mouillée pour tout costume, plaquée sur son beau corps, l'air, en vérité, d'une Vénus Anadje mère. Elle veut entrer dans la cabine, mais celle-ci se trouve trop petite pour elle. Elle cherche partout où se cacher au regard des passants ; elle prend son ombrelle et veut l'ouvrir devant elle et vlan ! d'un coup le vent la lui arrache et voilà l'ombrelle qui tournoie sur la plage, comme un ballon. » Enfin, continuant son dialogue imaginaire avec Marie Vassilieff, l'artiste Flora Moscovici fait une référence directe à son travail de costumière et présente l'une de ses créations antérieures : *Tonight I'm a rainbow* (2017).

Thu Van Tran, *Pénétrable (Allégorie des trois couleurs primaires)*, 2019.

En prenant comme point de départ l'histoire de son pays d'origine, le Vietnam, Thu Van Tran s'engage à réinvestir la mémoire et à interroger les modes d'écriture d'un récit parfois biaisé. Son travail artistique se distingue par l'utilisation de différents matériaux, tels que le bois, la cire, la sève d'hévéa ou encore le plâtre, dont la mise en forme évoque par métaphore les notions d'équilibre et de résistance. Avec *Pénétrable (Allégorie des trois couleurs primaires)* (2019), l'artiste fait se rencontrer deux matières, le caoutchouc et le pigment, pour créer un espace de révélation de la couleur telle une pure abstraction. Ce rapport brut avec les matériaux est pour l'artiste une manière de rendre hommage à Marie Vassilieff : tout comme ses poupées, chaque pièce compose une grande histoire à partir d'allégories sensorielles.

Carlotta Bailly-Borg, *Sans-titre*, 2019. Céramique
Cul-de-sac 1,2,4, 2019. Céramique.

Le travail pictural de Carlotta Bailly Borg rappelle que l'histoire de l'art se construit par interactions, influences et parfois même reproductions. Un schéma évolutif dont elle assume la position avec un style caractérisé par une accumulation de références artistiques, personnelles et populaires. Des mythologies grecques aux courants cubistes, en passant par les estampes érotiques japonaises, Bailly Borg emprunte à l'histoire de l'art ses formes et déjoue les chemins tracés. Sur ses toiles naissent des formes anthropomorphiques aux allures surréalistes, où les corps parfois déstructurés s'enlacent et se repoussent dans un même mouvement. Son travail

s'étend également à des productions de céramiques rappelant l'importance du travail artisanal pour Marie Vassilieff. Dans cette façon de croiser les regards et les époques, d'associer les idées et les styles, on peut voir un rapprochement avec l'expérience de l'exil comme confrontation, désorientation et perte de repères face à une nouvelle culture, que l'artiste exploite sous la forme d'une possible ressource créative résolument neuve et singulière.

Yto Barrada, *Nuancier (Échelle de tons) figure 1-8*, 2019.

Que ce soit par la photographie, la vidéo, la sculpture, les installations ou les publications, le travail artistique mené par Yto Barrada participe à la sauvegarde d'une mémoire collective qui tend à disparaître. Le Maroc, et en particulier la ville de Tanger, est au cœur de ses préoccupations : face aux transformations et mutations qui s'opèrent dans sa ville d'origine, elle souhaite partager ses craintes et interrogations sur le devenir d'une histoire et d'un imaginaire soumis à la violence des changements. C'est de notre rapport au temps dont il s'agit, de ce qu'il suscite comme sentiments et induit sur notre environnement. Le projet *Nuancier (Echelle de tons) figure 1-8* (2019) poursuit les recherches menées lors de sa résidence à la Villa Vassilieff en 2018, où elle explorait les procédures de construction d'outils pour la conservation des textiles. Les échelles de couleurs qui apparaissent témoignent des processus pédagogiques de nuancage et d'étude de résistance à la lumière des textiles. Face aux différents états d'un même produit, Yto Barrada nous donne à voir par étape et avec sensibilité le phénomène de la dégradation défini par un changement de la couleur et un déclin de la vivacité. Une matière qui vit donc, un indicateur du temps qui s'écoule, d'une histoire qui s'estompe mais qui pourtant ne s'efface pas entièrement. De la même manière que les tissus employés par Marie Vassilieff pour créer ses poupées, il subsiste encore une trace, un quelque chose d'indélébile qui survit au passage du temps.

BIBLIOTHÈQUE SMITH LESOUËF

Laura Lamiel, *Avoir lieu*, 2019. Matériaux divers.

Laura Lamiel est une artiste qui questionne notre rapport à l'espace et par extension notre rapport aux autres. Ses installations, fruit d'un travail profondément intuitif, font preuve d'une construction minutieuse et réfléchie. Réalisant ses œuvres *in situ*, elle engage un dialogue avec l'espace environnant et porte une attention particulière à chaque détail, à chaque sentiment qui en découle. De cette approche architecturale en ressort des installations, aussi appelées « cellules », sortes d'espaces interconnectés qui paradoxalement s'opposent et se font écho. Intégrés dans les structures « minimaliste » à la surface blanche et brillante, parfois réfléchissante ou transparente, jonchent sur le sol des objets issus du quotidien, empreint d'un caractère personnel. S'opère alors un contraste évident, une réelle mise en tension troublante pour la perception mais fascinante de par

les nouvelles visions produites. Son installation *Avoir lieu* (2019) agit dans ce sens-là, faisant ressortir une certaine sensibilité d'un espace apparemment neutre, évoquant la présence et le souvenir de Marie Vassilieff.

Maison nationale des artistes

Marie Vassilieff, une artiste parmi d'autres.

Marie Vassilieff est la première femme artiste à entrer à la Maison Nationale des Artistes en 1952, après une vie bien remplie. Elle fut suivie de bien d'autres, qui ont créé à Nogent-sur-Marne dans les ateliers mis à leur disposition, et parfois laissé leurs œuvres à la Fondation des Artistes. Nous souhaitons ici leur rendre hommage en présentant une sélection de peintures choisies dans les différentes réserves.

Andrée Pradal, Alice Santin, Andrée Joubert, Andrée Launay, Anne Faure, Arlette de Breville, Arlette Schneider, Emilia Kolesarova, Hélène Vanel, Javotte Martin, Irène Littman, Madeleine Smith-Champion, Marthe van Deryken, Marie-Anne Lansiaux, Mercédès Ducomet, Myriam Bat-Yosef, Odette Deray, Suzanne Fontan.

Michel François, *Scrabble*, 2019. Vidéo.

La matière, qu'elle soit d'origine végétale, artificielle est au cœur de la pratique de Michel François. Il l'étudie pour ses propriétés sculpturales, faisant résonner dans un même élément les questions d'équilibre, de volume et d'espace. En relation avec son environnement, il l'intègre à d'autres médiums tels que la photographie, la vidéo ou l'installation. De cette approche plurielle émerge une volonté de faire surgir des analogies formelles et des échos symboliques profondément personnels. Dans son film *Scrabble* (2019) réalisé pour l'exposition, Michel François documente le quotidien d'un homme qui occupe ses journées à jouer au scrabble. Ce rituel pourrait sembler anodin s'il ne se ouait pas avec des jetons abimés, presque indéchiffrables. La répétition quasi machinale de cette action questionne le sens de notre réalité : et si nous reproduisions constamment les mêmes erreurs ? Comment le savoir sans être informé ? Le film tente de représenter la mémoire que l'artiste garde de cette partie de scrabble : celle-ci s'efface à la fin par l'arrivée d'une lumière venant surexposer le jour.

**À PARIS : VILLA VASSILIEFF
CHEMIN DU MONTPARNASSE, 21 AVENUE DU
MAINE, 75015 PARIS**

Liv Schulman, *le Gouvernement*, 2019. Série de huit épisodes.

Avec le soutien de

@dagp
Pour le droit des artistes

la culture avec
la copie privée